Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac Général HGGSP + HLP, veuillez visiter :
bac-hggsp-hlp.fr/annales-sujets-et-corriges

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL • CORRIGÉ DÉTAILLÉ

Humanités, littérature et philosophie

Session 2022 • Amérique du Nord • Jour 1

Code sujet **22-HLPJ1AN1** 4 heures

Proposition de corrigé pédagogique • FormaV

Se repérer dans le corrigé

Sujet 1 — Albert Camus, « Noces à Tipasa » : la mélodie du monde et la réconciliation de l’homme avec la nature
2 réponses • sujet p. 2–2

Sujet 2 — David Diop, « Afrique » : la violence de l’histoire et ses épreuves
2 réponses • sujet p. 3–3

Les numéros, parties et pages renvoient au sujet original. Chaque réponse rappelle la consigne, explique la démarche et donne le résultat.

Sujet 1

20 points

Albert Camus, « Noces à Tipasa » : la mélodie du monde et la réconciliation de l’homme avec la nature

interprétation littéraire

Question Première partie

Sujet p. 2

> Comment ce texte nous fait-il entendre « la mélodie du monde » ?

Démarche. Pour expliquer comment le texte fait entendre « la mélodie du monde », il faut suivre le déplacement du narrateur : d’abord attentif aux sensations et cherchant à s’accorder au monde, il finit par se sentir pleinement intégré à un paysage qui semble composer sa propre musique. On peut examiner les images sonores, le rythme de la prose, les sensations autres que l’ouïe, puis la place des ruines et la conclusion heureuse. Les références aux lignes correspondent à la numérotation imprimée sur la page 2.

RÉPONSE À RETENIR

Dans « Noces à Tipasa », extrait de *Noces* publié en 1939, Albert Camus évoque une promenade parmi les ruines antiques de Tipasa. Le paysage n'est pas seulement décrit : le narrateur cherche à entrer en accord avec lui, jusqu'à percevoir ce qu'il appelle « la mélodie du monde ». Comment l'écriture nous fait-elle entendre cette harmonie ? Le texte met d'abord en scène une attention corporelle qui s'ouvre aux sensations, puis transforme le paysage en une composition où ruines, végétation, mer et vent se répondent. Cette écoute conduit enfin à une expérience de bonheur et d'accomplissement.

Dès l'ouverture, le narrateur raconte les gestes répétés qui rendent possible cette communion : il a passé « des heures » à « écraser les absinthes », à « caresser les ruines » et à tenter « d'accorder [sa] respiration » au monde (l. 1-2). Le verbe « accorder », qui appartient au vocabulaire musical, donne d'emblée au rapport à la nature la forme d'une recherche d'harmonie. La promenade engage tout le corps : le toucher des plantes et des pierres, la respiration, puis la vue et l'ouïe. Le narrateur s'enfonce « parmi les odeurs sauvages et les concerts d'insectes somnolents » (l. 2-3). L'expression associe l'odorat et l'ouïe, tandis que le mot « concerts » transforme les sons ordinaires des insectes en musique. L'univers semble déjà animé par une composition qui précède l'homme.

Cette expérience n'est pourtant pas immédiatement paisible. Le ciel est d'une « grandeur insoutenable » et « gorgé de chaleur » (l. 3-4) : l'image exprime une plénitude presque excessive. Le narrateur doit trouver sa juste place, « devenir ce qu'on est » et « retrouver sa mesure profonde » (l. 4-5). Le vocabulaire de la mesure prolonge celui de l'accord musical. Devant le Chenoua, dont l'« échine solide » donne une impression de force stable, son cœur se calme ; il apprend à respirer, s'intègre et s'accomplit (l. 5-7). La nature n'est donc pas un simple décor : elle agit sur le rythme intérieur du promeneur et l'aide à se régler sur elle.

La suite du texte déploie le paysage comme une succession de tableaux liés entre eux. Chaque coteau réserve une « récompense » : le temple, dont les colonnes « mesurent la course du soleil », offre une vue sur les maisons blanches et roses et les vérandas vertes (l. 7-10). L'architecture ancienne devient elle-même un instrument de mesure du mouvement naturel. À la basilique Sainte-Salsa, les sarcophages rappellent les morts et le passé, mais la vie végétale reprend ses droits : des sauges et des ravenelles poussent dans ces tombeaux (l. 10-13). La phrase souligne ainsi la continuité entre l'histoire humaine et la nature, sans effacer la présence de la mort.

Le passage consacré à la basilique donne son sens le plus net à la « mélodie du monde ». Bien que l'édifice soit chrétien, chaque ouverture laisse parvenir « la mélodie du monde » : des coteaux plantés de pins et de cyprès, puis la mer (l. 13-16). Le regard traverse les murs et découvre un espace vivant. La mer « roule ses chiens blancs », métaphore qui rend visibles le mouvement et l'écume des vagues tout en leur donnant une énergie familière. Enfin, la colline ouverte au vent et le « grand bonheur » qui « se balance dans l'espace » (l. 17-19) prolongent l'impression d'un mouvement régulier. Le verbe « se balance » suggère une cadence, tandis que la lumière du matin donne à cette scène sa tonalité heureuse.

Ainsi, Camus fait entendre la mélodie du monde en associant sons, rythmes, couleurs et sensations corporelles. L'écriture ne sépare pas l'homme du paysage : elle montre le narrateur qui apprend à respirer avec lui et à recevoir ses formes et ses mouvements. Les ruines elles-mêmes ne s'opposent pas à la nature ; elles s'intègrent à un ensemble où le passé humain, la vie végétale, la mer et le vent se répondent. À la fin, l'accord recherché au début est devenu une expérience de bonheur.

Question Deuxième partie

Sujet p. 2

> L’art réconcilie-t-il l’homme et la nature ?

Démarche. Il faut préciser les termes du sujet : l’art est une activité humaine qui façonne des œuvres ou des formes sensibles ; la nature désigne à la fois le monde vivant et ce qui existe indépendamment de l’intention humaine. « Réconcilier » peut signifier abolir leur opposition, mais aussi rendre possible une relation apaisée après une séparation. La réflexion peut donc avancer en trois temps : l’art semble rapprocher l’homme de la nature en la représentant et en éduquant notre sensibilité ; toutefois, il transforme et cadre ce qu’il montre, et peut même contribuer à la domination du vivant ; enfin, il peut favoriser une réconciliation lucide, à condition de ne pas confondre œuvre et nature ni de réduire celle-ci à un objet de possession.

RÉPONSE À RETENIR

L'homme appartient à la nature, mais il se vit souvent comme séparé d'elle : il l'observe, la transforme et cherche à la maîtriser, tout en éprouvant parfois le besoin de retrouver un lien avec le monde vivant. L'art semble pouvoir répondre à ce désir. Un paysage peint, un poème ou une œuvre musicale nous rendent sensibles à des formes et à des rythmes que l'habitude nous faisait négliger. Pourtant, l'art représente et transforme la nature : il ne nous la restitue jamais telle quelle. L'art réconcilie-t-il donc réellement l'homme et la nature, ou ne produit-il qu'une image de cette réconciliation ? Il peut d'abord rapprocher l'homme de la nature en renouvelant notre perception ; cependant, il risque aussi de la réduire à un objet façonné pour nous. Il peut finalement instaurer une relation plus juste, non en abolissant toute distance, mais en nous apprenant à reconnaître la nature comme autre que nous.

Tout d'abord, l'art peut faire éprouver une proximité avec la nature. Dans la vie ordinaire, l'attention se porte souvent sur les usages des choses : un arbre devient du bois, une rivière une ressource ou un obstacle. Une œuvre suspend momentanément cette perspective pratique. Un tableau de paysage, par exemple, rend visibles des nuances de lumière, des lignes ou des changements que le regard pressé ne remarquait pas. De même, un poème peut donner une forme aux sensations et permettre au lecteur de percevoir autrement le vent, la chaleur ou le mouvement de l'eau. L'art ne se contente donc pas de copier un spectacle : il organise notre attention et approfondit notre expérience sensible.

Cette fonction apparaît dans le texte de Camus. Le narrateur de « Noces à Tipasa » cherche à accorder sa respiration au monde ; les « concerts d'insectes », les odeurs, les plantes, la mer et le vent composent pour lui une expérience à la fois sensible et intérieure. La prose nous invite à prêter attention à ces éléments et à comprendre que l'homme peut se sentir partie prenante d'un milieu plutôt que simple spectateur. L'art semble alors réconcilier l'homme avec la nature parce qu'il rend perceptible une relation que la distraction ou l'habitude avaient obscurcie. Il peut aussi faire naître une émotion commune : devant une œuvre, des individus apprennent à partager une attention à ce qui les dépasse.

Mais cette réconciliation demeure incertaine, car toute œuvre sélectionne, compose et transforme. Un paysage représenté est cadré depuis un point de vue ; une nature idéalisée peut être ordonnée selon les attentes humaines. L'œuvre risque alors de remplacer le monde par une image agréable et maîtrisable. Même l'émotion esthétique peut maintenir une séparation : le spectateur admire la nature à distance, sans modifier la manière dont il agit envers elle. La beauté d'un paysage peint n'empêche pas sa destruction, et une œuvre qui célèbre la nature ne garantit pas que son public la respecte. L'art n'est donc ni une réparation automatique ni une preuve suffisante d'harmonie.

En outre, la création artistique manifeste la puissance de transformation propre à l'être humain. L'artiste prélève des matériaux, travaille une matière et impose une forme. Cette activité peut faire écho à une attitude plus générale qui traite le vivant comme un objet disponible. Dans ce cas, l'art ne réconcilie pas l'homme et la nature : il reconduit leur opposition, en installant l'homme dans la position de celui qui maîtrise et la nature dans celle de ce qui est maîtrisé. Il faut donc distinguer le sentiment d'admiration produit par une œuvre et une relation effectivement responsable au monde naturel.

Cependant, cette distance n'est pas nécessairement une séparation hostile. Pour représenter la nature, l'artiste doit aussi l'observer, en accueillir les formes et se rendre attentif à ce qui ne dépend pas de lui. L'art peut ainsi rappeler que le monde vivant excède nos usages et nos images. Une œuvre ne restitue pas la nature dans sa totalité, mais elle peut en montrer la fragilité, la diversité ou la puissance, et conduire le spectateur à examiner ses propres façons de la considérer. La réconciliation devient alors moins la fusion de l'homme avec la nature que la reconnaissance d'une appartenance et d'une dépendance : l'homme est un vivant parmi d'autres, mais il peut répondre de ses actes.

> Il faut donc comprendre le pouvoir de l’art avec mesure. Il ne supprime ni la distance entre l’homme et la nature ni les dommages que les activités humaines peuvent lui infliger. Il peut toutefois transformer notre perception, susciter une attention et ouvrir une réflexion sur notre manière d’habiter le monde. L’art réconcilie l’homme et la nature lorsqu’il ne prétend pas enfermer celle-ci dans une image définitive, mais nous aide à la reconnaître comme une réalité vivante qui ne se réduit pas à nos besoins. Cette réconciliation est alors une relation à construire et à entretenir, plutôt qu’un accord définitivement acquis.

Sujet 2

20 points

David Diop, « Afrique » : la violence de l’histoire et ses épreuves

interprétation littéraire

Question Première partie

Sujet p. 3

> Comment ce poème exprime-t-il la violence de l’histoire ?

Démarche. Pour répondre à la question, il faut suivre la progression du poème et montrer comment David Diop fait passer le lecteur d’une Afrique rêvée et transmise par la mémoire à la représentation concrète des violences historiques, avant d’ouvrir une perspective de résistance. On étudiera donc successivement l’Afrique héritée et idéalisée, l’inscription de la violence dans les corps et dans le langage, puis la transformation de la souffrance en espoir de liberté.

Une Afrique aimée mais lointaine. Le poème commence par une apostrophe : « Afrique mon Afrique » (vers 1). La répétition du nom du continent exprime à la fois l’attachement affectif du locuteur et la solennité de son adresse. Cette Afrique est d’abord associée aux « fiers guerriers », aux « savanes ancestrales » et au chant de la « grand-Mère » (vers 2 à 4). Elle apparaît comme une terre d’origine, liée à une mémoire familiale et collective. Cependant, le vers 5 introduit une distance douloureuse : « Je ne t’ai jamais connue ». Le poète entretient donc avec l’Afrique un rapport paradoxal : il ne l’a pas directement connue, mais il la porte en lui grâce à la transmission de la mémoire et du récit familial. La violence de l’histoire est ainsi aussi une violence de la séparation et de la dépossession.

La violence de l’esclavage et de la domination inscrite dans les corps. À partir du vers 6, l’évocation devient plus sombre. Le corps de l’Afrique est associé au « sang » et à la « sueur » : « mon regard est plein de ton sang » (vers 6), puis « Le sang de ta sueur » et « La sueur de ton travail » (vers 8-9). La construction par reprises successives, où un terme est repris au début du vers suivant, produit un effet d’enchaînement inexorable : « travail », « esclavage », « enfants » (vers 9 à 11). Cette progression montre que l’exploitation du travail conduit à l’esclavage et que la violence frappe jusqu’aux descendants. Le passé historique apparaît comme une chaîne de souffrances qui se transmet d’une génération à l’autre.

Cette violence est ensuite rendue visible par des images corporelles très concrètes. L’Afrique est représentée sous la forme d’un « dos qui se courbe » et qui « se couche sous le poids de l’humilité » (vers 13-14). Le participe « courbe », le verbe « se couche » et le mot « poids » suggèrent l’écrasement et la soumission forcée. Le « dos tremblant » porte des « zébrures rouges » (vers 15), image des marques laissées par les coups. Enfin, le « fouet » du vers 16 nomme directement l’instrument de la violence. Le rythme constitué de vers courts, les répétitions et l’accumulation des images donnent au poème la forme d’une plainte qui rend sensible la brutalité de l’histoire.

Une histoire interrogée par le dialogue et la mémoire. Le locuteur s’adresse de nouveau à l’Afrique : « Afrique dis-moi Afrique » (vers 12). La question « Est-ce donc toi » (vers 13) traduit son trouble devant la contradiction entre l’Afrique fière et ancestrale du début et l’Afrique humiliée et meurtrie qu’il découvre dans son histoire. Le poème met ainsi en regard une identité glorieuse et la réalité de l’oppression. La violence historique ne détruit donc pas seulement les corps : elle défigure aussi l’image qu’un peuple peut avoir de lui-même.

Une résistance qui naît de la souffrance. Le vers 17 introduit un changement de voix : « Alors gravement une voix me répondit ». Cette voix s’adresse au poète comme à un « Fils impétueux » (vers 18), ce qui inscrit la réponse dans une relation de filiation. Elle présente l’Afrique sous la forme d’un « arbre robuste et jeune » (vers 18-19). L’image végétale permet de représenter la continuité, la vigueur et la capacité de

renaître. L’arbre est « splendidement seul » au milieu de fleurs « blanches et fanées » (vers 20) : son isolement souligne les épreuves traversées, tandis que sa robustesse manifeste une force qui n’a pas disparu.

La répétition de « qui repousse » aux vers 21 et 22, ainsi que les adverbes « patiemment » et « obstinément », exprime une résistance lente mais déterminée. Le verbe « repousser » évoque une renaissance après une destruction, sans faire croire que celle-ci est immédiate ou facile. La fin du poème reste d’ailleurs lucide : les fruits de cette renaissance ont « l’amère saveur de la liberté » (vers 23-24). La liberté est bien un aboutissement possible, mais elle conserve le goût de la souffrance et du souvenir des violences subies.

Conclusion. David Diop exprime la violence de l’histoire par une mémoire familiale et collective, par l’enchaînement des mots qui reproduit celui de l’exploitation, et par des images de corps courbés, marqués et frappés. Le dialogue avec l’Afrique transforme cependant la plainte en affirmation d’une résistance collective. L’image finale de l’arbre qui repousse fait naître l’espoir d’une liberté conquise, mais l’adjectif « amère » rappelle que cette liberté ne peut effacer les traces de l’histoire.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> Le poème exprime la violence de l’histoire en représentant une Afrique d’abord fière et ancestrale, mais séparée du locuteur et marquée par l’esclavage. Les reprises de « sang », « sueur », « travail », « esclavage » et « enfants » (vers 6 à 11) font entendre la transmission de la souffrance. Les images du dos courbé, des « zébrures rouges » et du « fouet » (vers 13 à 16) inscrivent la domination dans les corps. Toutefois, le poème ne s’achève pas sur la seule plainte : l’Afrique devient un « arbre robuste et jeune » qui « repousse patiemment obstinément » (vers 18 à 22). Cette résistance ouvre la voie à la liberté, dont la « saveur » demeure néanmoins « amère » (vers 23-24), car elle reste liée au souvenir des violences historiques.

essai philosophique

Question Deuxième partie

Sujet p. 3

> Peut-on surmonter les épreuves de l’histoire ?

Démarche. Il faut d’abord distinguer les deux sens possibles de « surmonter ». Surmonter une épreuve peut signifier lui résister, reconstruire son existence et empêcher qu’elle ne détermine l’avenir. Mais cela ne signifie pas nécessairement effacer le passé, annuler les pertes ou faire disparaître les traumatismes. La réflexion doit donc montrer à la fois la possibilité d’une reconstruction et les limites de cette victoire sur l’histoire.

Essai rédigé.

Les épreuves de l’histoire désignent les violences que les individus et les peuples subissent au cours du temps : guerres, esclavage, colonisation, persécutions, génocides ou injustices politiques. Elles ne touchent pas seulement les personnes qui les vivent directement. Elles peuvent aussi laisser des traces dans la mémoire, les institutions, les relations entre les groupes et les conditions de vie des générations suivantes. Pourtant, les hommes ne sont pas entièrement condamnés à rester prisonniers de leur passé. Peut-on alors surmonter les épreuves de l’histoire ? Si surmonter signifie effacer la souffrance et rendre le passé inexistant, la réponse est négative. Mais si cela signifie résister, reconstruire et empêcher la répétition des violences, une telle victoire demeure possible.

Tout d'abord, une épreuve historique peut être surmontée lorsque ceux qui l'ont subie refusent de laisser la violence définir entièrement leur avenir. Une domination peut réduire un peuple au silence, mais elle ne détruit pas nécessairement sa capacité à transmettre sa mémoire, à préserver sa culture et à agir collectivement. La parole, l'éducation, la solidarité et l'action politique permettent de reprendre une place dans l'histoire. Dans le poème de David Diop, l'Afrique est d'abord décrite comme une victime de l'esclavage : son dos est courbé, marqué par les coups et soumis au fouet. Pourtant, la voix qui répond au poète la compare à un « arbre robuste et jeune » qui « repousse patiemment obstinément ». Cette image montre qu'une communauté peut renaître après avoir été mutilée par l'histoire. La reconstruction n'est pas un retour à la situation antérieure, mais la création d'une force nouvelle à partir de l'épreuve.

De plus, les hommes peuvent transformer le sens d'un passé douloureux en le rendant objet de connaissance et de mémoire. Raconter les violences, conserver les témoignages et reconnaître publiquement les responsabilités empêchent les victimes d'être effacées du récit collectif. La mémoire ne change pas les faits, mais elle peut modifier la manière dont une société les comprend et agir sur les conséquences qu'ils continuent de produire. La justice, la réparation et la réforme des institutions peuvent également réduire les effets présents d'une injustice ancienne. Ainsi, surmonter une épreuve historique ne revient pas à prétendre qu'elle n'a pas eu lieu : cela consiste à faire en sorte qu'elle ne continue pas à imposer le silence, l'inégalité ou la domination.

Cependant, il serait illusoire de croire que toute épreuve historique peut être complètement dépassée. Les morts ne peuvent pas être ramenés à la vie, les violences subies ne peuvent pas être annulées et certaines destructions culturelles ou familiales sont irréversibles. Le mot « amère », dans « l'amère saveur de la liberté », exprime précisément cette limite : la liberté peut être conquise, mais elle ne supprime pas le prix payé pour l'obtenir. Une société peut se libérer politiquement tout en demeurant marquée par les traumatismes du passé. De même, les conséquences sociales d'une ancienne domination peuvent se prolonger longtemps après la disparition officielle de celle-ci.

Il faut donc se méfier d'une conception trop rapide du dépassement. Dire aux victimes de « tourner la page » peut revenir à leur imposer l'oubli et à nier leur expérience. Le pardon, lorsqu'il existe, ne peut pas être exigé ; la réconciliation ne peut pas se substituer à la justice. Surmonter une épreuve suppose du temps, mais aussi des conditions concrètes : la sécurité, la reconnaissance des faits, des droits effectifs et la possibilité de transmettre la mémoire. Il s'agit d'une responsabilité individuelle et collective. Certaines personnes parviennent à se reconstruire, tandis que d'autres restent durablement blessées ; un changement politique peut être réel sans faire disparaître les souffrances de toute une population.

Ainsi, les épreuves de l'histoire peuvent être surmontées dans la mesure où les hommes peuvent leur résister, reconstruire leurs vies et leurs institutions, transmettre la mémoire et empêcher la répétition des injustices. Mais elles ne peuvent pas être effacées : les pertes et les blessures demeurent, et la liberté elle-même peut garder une « amère saveur ». Surmonter l'histoire ne consiste donc pas à la faire disparaître, mais à reconnaître ses traces et à construire, à partir d'elles, un avenir qui ne soit plus soumis à ses violences.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> On peut surmonter les épreuves de l'histoire si l'on entend par là leur résister, reconstruire les vies et les institutions et empêcher la répétition des injustices. La mémoire, la reconnaissance, la justice et la transmission sont nécessaires à cette reconstruction. En revanche, surmonter ne signifie ni effacer le passé ni annuler les pertes ou les traumatismes. Comme le suggère « l'amère saveur de la liberté », l'avenir peut être libéré de la domination sans être séparé des traces de l'histoire.

Sujet : https://www.sujetdebac.fr/annales-pdf/2022/spe-humanites-litterature-philo-2022-amerique-nord-1-sujet-officiel.pdf
© FormaV EI • Proposition de correction, distincte d'un corrigé officiel.

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.